

Déséquilibre physiologique dont l'œuvre de l'écrivain est une sorte de redressement. Je trouve une confirmation de cette hypothèse dans les intuitions que formule André Gide dans son essai sur Dostoevsky. A l'origine de chaque grande réforme morale, écrit-il, nous trouverons toujours « un petit mystère physiologique, une insatisfaction de la chair, une inquiétude, une anomalie ». Et, citant, lui-même, une de ses pages déjà anciennes, André Gide ajoute :

Il est naturel que toute grande réforme morale, ce que Nietzsche appellerait toute transmutation de valeurs, soit due à un déséquilibre physiologique... A l'origine d'une réforme, il y a toujours un malaise; le malaise dont souffre le réformateur est celui d'un déséquilibre intérieur. Les densités, les positions, les valeurs morales lui sont proposées différentes; et le réformateur travaille à les réaccorder: il aspire à un nouvel équilibre; son œuvre n'est qu'un essai de réorganisation selon sa raison, sa logique, du désordre qu'il sent en lui; car l'état d'inordination lui est intolérable. Et, je ne dis pas naturellement qu'il suffise d'être déséquilibré pour devenir réformateur, mais bien que tout réformateur est d'abord un déséquilibré.

En renversant les valeurs morales, c'est son propre équilibre physique et moral que Nietzsche chercha à restaurer. Une philosophie n'est en somme qu'une généralisation d'un état d'être particulier, et c'est lui-même d'abord que le réformateur veut réformer.

Il est curieux de constater avec André Gide encore que tous les réformateurs, qui proposèrent à l'humanité de nouvelles évaluations, possédaient ce que M. Binet-Sanglet, l'auteur de la *Folie de Jésus*, appelle une tace. Et il se trouve ainsi que les œuvres les plus saines, les plus vivifiantes, sont celles de malades: réaction physiologique. Toute littérature, poésie, art, n'est

che à redresser mystérieusement le cours de sa vie. Puisse son âme entrer dans le mystère de l'Eglise dont il se sent, au fond de lui-même, le fils, et chanter...» (suit la chanson, trop longue pour pouvoir être citée ici).

Je ne m'indignerai pas de ces jugements, parce qu'ils sont sincères ; mais, si je les trouve tout à fait vivifiants pour le public, je les trouve aussi un peu humiliants pour l'élite. Ce qui meréjouit, c'est que ces auto-da-fé d'hérétiques sont dressés au nom de la Raison. Ce fanatisme religioso-rationnel est terrifiant. On songe à Robespierre, ce grand réformateur et ce grand moraliste, cet artiste qui a réalisé sa littérature en action.

Et concluons par cette pensée que je trouve **Derrière le sourire** de Vérine : « Je plains ceux qui n'ont jamais perdu momentanément l'équilibre : il y a des clartés qui leur manquent. »

JEAN DE GOURMONT.